

NINA GEORGE



La
Lettre
oubliée

LE ROMAN PHÉNOMÈNE
qui parle d'amour... et de livres !


CHARLESTON

« Ce roman rend heureux ! » *Grazia*

Il a toujours un livre en tête pour soulager les maux de l'âme : dans sa « Pharmacie littéraire » installée sur une péniche à Paris, le libraire Jean Perdu vend des romans comme on vendrait des remèdes pour mieux vivre.

Il sait soigner tout le monde – à l'exception de lui-même.

Cela fait vingt-et-un ans déjà, que Manon s'est éclipsée pendant qu'il dormait en lui laissant pour tout adieu une lettre qu'il n'a jamais osé ouvrir. Mais voilà qu'arrive l'été, un été pas comme les autres qui verra Jean Perdu s'échapper de sa librairie pour s'engager dans un voyage au pays des souvenirs, en plein cœur de la Provence, avant de revenir à la vie.

« Si vous me permettez, chère madame : à long terme, ce que vous lisez est beaucoup plus décisif que l'homme que vous épousez. »

Best-seller international
18 semaines dans le Top 10 des ventes en Allemagne !

Traduit de l'allemand par Amélie de Maupeou

www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-025-5



21 euros
Prix TTC France

9 782368 120255

design : bernard amiard

LA LETTRE OUBLIÉE

Titre original : *Das Lavendelzimmer*

© 2013 by Nina George

© 2013 Knauer, München for the German edition

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2014

17, rue du Regard

75006 Paris - France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-025-5

Dépôt légal : juin 2014

Traduction : Amélie de Maupeou

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
facebook.com/Editions.charleston et sur Twitter à [@LillyCharleston](https://twitter.com/LillyCharleston).

Nina George

LA LETTRE
OUBLIÉE

Roman

Traduit de l'allemand par
Amélie de Maupeou


CHARLESTON

Je dédie ce roman à mon père, Joachim Albert Wolfgang George, surnommé Jo der Breite.

20 mars 1938 à Sawade, Eichwaldau – 4 avril 2011 à Hamelin.

Papa, avec toi disparaît le seul être qui a lu tout ce que j'ai écrit depuis que je sais tenir un crayon. Tu me manqueras, toujours.

Je te vois dans chaque lumière du soir, dans chaque mouvement de la mer. Tu avançais au cœur de la parole.

Nina George, janvier 2013

1

*M*ais comment ai-je bien pu me laisser convaincre ?
Les deux intendantes générales du 27, rue Montagnard – Mme Bernard, la propriétaire, et Mme Rosalette, la concierge – avaient coincé ce pauvre M. Perdu entre leurs deux appartements qui se faisaient face, au rez-de-chaussée de l'immeuble.

— Ce type, là, vous voyez de qui je parle : Le P. Eh bien, qu'est-ce qu'il traitait mal sa femme !

— Une honte ! Il l'a réduite en miettes, ma parole.

— Il y en a, on ne peut pas leur en vouloir quand on voit leurs femmes : des reines des glaces en tailleur Chanel. M'enfin, ça n'empêche que les hommes sont tous des monstres, si vous voulez mon avis !

— Mesdames, je ne sais pas ce qui vous...

— Ah, mais non ! Pas vous, monsieur Perdu. Si les hommes étaient du tissu, vous seriez sûrement un beau cachemire, vous !

— Enfin, en tout cas, nous allons avoir une nouvelle locataire. Au quatrième, d'ailleurs, votre étage.

— Il faut que vous sachiez que cette dame a tout perdu. Il ne lui reste plus que le souvenir de ses illusions passées. En gros, elle manque de tout.

— Oui, alors un petit coup de main de votre part serait bienvenu, monsieur. Peu importe ce que vous lui donnez, de toute manière elle n'a rien.

— Avec plaisir ! Une bonne lecture, par exemple...

— Oui, enfin, on pensait plutôt à quelque chose d'utile. Une table, du mobilier. Vous voyez, elle n'a vraiment...

— ... plus rien. J'ai bien compris.

Le libraire se demanda ce qui pouvait être plus utile qu'un livre, mais promit tout de même de faire quelque chose pour la nouvelle locataire. Après tout, il avait une table dont il ne se servait pas.

M. Perdu enfile sa cravate entre les deux premiers boutons de la chemise blanche qu'il venait de repasser et commença à en retrousser les manches en les repliant soigneusement vers l'extérieur, pli après pli, jusqu'au coude. Son regard était rivé sur l'étagère chargée de livres, dans le couloir. Derrière celle-ci se cachait une pièce qu'il n'avait pas ouverte depuis vingt et un ans.

Vingt et une années, vingt et un étés, vingt et un matins du Nouvel An.

C'était dans cette chambre que se trouvait la fameuse table.

Il laissa échapper un profond soupir, attrapa du bout des doigts un livre au hasard dans le rayonnage, et découvrit que c'était *1984*, d'Orwell. L'ouvrage ne se décomposa pas, ne lui griffa pas la main comme un chat vexé. Il en saisit alors

un autre, puis deux, et enfin des blocs entiers, qu'il empila à ses pieds.

Les tas se multiplièrent, se firent arbres, tours, montagnes magiques.

Quand il eut terminé, il contempla le dernier ouvrage qu'il tenait à la main : *Tom et le jardin de minuit*. Un conte sur le voyage dans le temps.

S'il avait cru aux présages, il se serait dit que ce titre ne pouvait être le fruit du hasard.

Il frappa quelques coups sous les planches de bois pour les détacher de leur support. Puis fit un pas en arrière.

Elle était bien là. Elle se révélait peu à peu derrière le mur de mots, cette porte qui ouvrait sur la chambre dans laquelle...

Je pourrais aussi bien aller acheter une table, cela dit...

Il posa une main sur sa bouche. Ce n'était pas une mauvaise idée. Débarrasser tous ces livres de leur poussière, les remettre sagement à leur place et oublier cette porte. Acheter une table et continuer exactement comme il l'avait fait durant ces deux dernières décennies. Dans vingt ans, il aurait soixante-dix ans. Une fois tout ce chemin parcouru, il viendrait bien à bout de ce qu'il lui resterait à vivre ! S'il avait de la chance, il ne mourrait pas vieux.

Lâche.

Il referma son poing tremblant sur la poignée de la porte.

Lentement, très lentement, l'homme à la haute stature ouvrit la porte, la poussa lentement vers l'intérieur, ferma les paupières et...

Il fut accueilli par le clair de lune et de l'air sec, rien de plus. Il inspira profondément, scrutant la pièce comme s'il cherchait quelque chose, mais ne trouva rien.

Le parfum de *** avait disparu.

Durant les vingt et un derniers étés, M. Perdu avait développé une habileté à contourner toute évocation de *** comme il aurait évité une bouche d'égout béante au milieu d'un trottoir.

Il avait pris l'habitude de remplacer son prénom par ***. Un silence dans le murmure continu de ses pensées, un espace blanc dans les images de son passé, une zone d'ombre dans l'éventail de ses sentiments. Il avait appris à penser l'absence de mille manières différentes.

Il regarda autour de lui. Comme cette chambre était silencieuse ! Si pâle et terne, malgré le papier peint lavande. Les années qui s'étaient écoulées derrière cette porte fermée avaient lavé la couleur des murs.

La lumière venant du couloir ne rencontrait que peu de résistance, aucune ombre ne se projetait sur les murs hormis celle d'une chaise de bistrot. De la table de cuisine. D'un vase garni d'un bouquet de lavande cueillie à la dérobée deux décennies plus tôt sur le plateau de Valensole. L'ombre d'un quinquagénaire qui s'assied lentement sur la chaise, les bras croisés comme pour se réchauffer.

Il y avait des rideaux aux fenêtres, autrefois. Et des tableaux aux murs, des fleurs et des livres, un peu partout, un chat répondant au nom de Castor, dormant sur le canapé. Il y avait des chandeliers et des chuchotements, des verres emplis de vin rouge, et de la musique. Des silhouettes qui dansaient sur les murs, l'une grande, l'autre ravissante.

Cette chambre avait connu l'amour.

Et maintenant, il n'y a plus que moi.

Il leva les poings et les pressa contre ses paupières brûlantes.

M. Perdu avala sa salive une première fois, puis une deuxième pour refouler ses larmes. Sa gorge serrée ne laissait plus passer son souffle, son dos semblait s'embraser de douleur et de chaleur.

Quand enfin il fut de nouveau en mesure de déglutir sans souffrir, il se leva et alla ouvrir les portes-fenêtres. Des odeurs vinrent chatouiller ses narines depuis la cour intérieure de l'immeuble.

Les herbes aromatiques du jardinet de M. Goldenberg, du thym, du romarin. À ces senteurs se mêlait celle des huiles de massage de Che, le podologue aveugle qui « chuchotait à la plante des pieds » de ses clients. Un parfum de crêpes, aussi, qui se mélangeait au fumet épicé de viande grillée du barbecue africain de Kofi. Et, dominant toutes les autres, celle, plus douce, de Paris au mois de juin, Paris qui, à cette époque, fleure bon le tilleul en fleurs et l'attente heureuse.

M. Perdu se ferma aussitôt à tout ce que ces odeurs éveillaient en lui. Il était hors de question qu'il cède à leur charme. Il avait toujours été doué pour cela – pour ignorer tout ce qui pouvait susciter en lui un sentiment de nostalgie, quel qu'il soit. Les odeurs. Les mélodies. La beauté des choses.

Il alla chercher un seau d'eau et du savon vert dans le cagibi jouxtant la cuisine austère, et entreprit de nettoyer la table de bois.

Il chassa de sa tête une vision de lui jadis, assis à cette même table – pas seul, non. Avec ***.

Il frota, gratta et rinça en ignorant soigneusement la question obsédante de l'après. Qu'allait-il faire, maintenant qu'il avait ouvert cette porte donnant sur la chambre où son amour, ses rêves et son passé avaient été enterrés ?

La Lettre oubliée

Les souvenirs sont comme des loups. Tu ne peux pas les chasser, tu ne peux pas espérer qu'ils t'oublieront.

M. Perdu souleva la table étroite et se dirigea vers la porte, puis il la passa par-dessus la muraille de livres et la transporta de l'autre côté du palier, jusqu'à l'appartement d'en face.

Au moment où il s'apprêtait à frapper, un son triste lui parvint.

Un sanglot étouffé, comme enfoui dans un coussin.

Quelqu'un pleurait derrière la porte verte.

Une femme, qui sanglotait comme si elle espérait que personne, personne ne l'entende jamais.

2

— C'était la femme de ce type, vous savez bien de qui je parle : ce Le P., là...

Non, il n'en savait rien. Perdu ne suivait pas les rumeurs parisiennes. Un jeudi soir, Catherine Le P. – vous savez bien de qui je parle – avait voulu rentrer chez elle après une longue journée de travail de presse à l'agence de son mari, un artiste de renom. Curieusement, elle n'avait pu insérer sa clé dans la serrure. Une valise trônait sur le paillason, et sur celle-ci, les papiers du divorce. Son mari avait déménagé sans laisser d'adresse, avec leurs vieux meubles et sa nouvelle femme.

La future ex-femme de ce sale type, Catherine, se retrouva donc avec pour uniques possessions les vêtements qu'elle avait accumulés tout au long de ses années de mariage et le constat de sa propre naïveté. Comment avait-elle pu croire que l'amour qu'ils avaient partagé par le passé suffirait à leur garantir, au-delà de leur séparation, des relations bienveillantes, ou simplement humaines ? Et comment avait-elle pu

penser connaître suffisamment son époux pour ne plus pouvoir se laisser surprendre par lui ?

— Ah, ça, avait asséné Mme Bernard, la propriétaire, entre deux bouffées de pipe. C'est une erreur très répandue. On ne découvre vraiment son mari qu'au moment où il nous quitte, c'est bien connu.

M. Perdu n'avait pas encore croisé cette mystérieuse femme mise à la porte de sa propre vie par un mari sans cœur.

Mais voilà qu'il était témoin des sanglots solitaires qu'elle essayait désespérément d'étouffer avec ses mains ou un torchon de cuisine. Quelle attitude adopter ? Devait-il se manifester et la plonger dans l'embarras ? Il décida de commencer par aller chercher le vase et la chaise.

Sur la pointe des pieds, il effectua quelques allers-retours entre son appartement et celui de sa nouvelle voisine. Il savait parfaitement à quel point ce fier et vieil immeuble pouvait se révéler traître, avec son plancher qui grinçait de partout, ses murs aussi fins que du carton et ses conduits d'aération cachés qui faisaient office de caisses de résonance.

Quand il se tenait agenouillé à côté de son puzzle de dix-huit mille pièces représentant une carte du monde, au milieu de la grande pièce vide, l'immeuble lui retransmettait en direct la vie quotidienne des autres.

Les éternelles chamailleries des Goldenberg (Lui : — Mais tu ne pourrais pas... ? Pourquoi es-tu... ? Est-ce que je ne t'avais pas... ? Elle : — Il faut toujours que tu... Tu ne penses jamais à... J'aimerais que tu...) Ces deux-là, il les connaissait déjà quand ils n'étaient qu'un tout jeune couple fraîchement marié. À l'époque, ils riaient beaucoup, ensemble. Puis les enfants étaient arrivés et les parents s'étaient progressivement éloignés l'un de l'autre, comme des continents.

Il entendait la chaise roulante de Clara Violette se déplacer sur les épais tapis, entre les planches du parquet et par-dessus les pas-de-porte. Autrefois, il lui était arrivé de voir la pianiste effectuer joyeusement quelques pas de danse.

Il entendait Che et le jeune Kofi s'affairer devant les fourneaux. Che remuait toujours plus longuement les aliments dans les casseroles. Il avait toujours été aveugle, mais il affirmait qu'il voyait le monde à travers ses odeurs, l'écho des pensées et des sentiments des hommes. Che n'avait aucune peine à deviner si on s'aimait, si on se disputait ou si on se contentait de vivre dans une pièce.

Tous les dimanches, Perdu écoutait Mme Bomme ricaner comme une adolescente avec son club de veuves, lâchant quelque commentaire salé sur les ouvrages coquins qu'elle avait acheté en cachette de sa famille – des gens plutôt coincés.

Le 27, rue Montagnard était un océan de signes de vie qui déferlaient sur l'île silencieuse qu'était M. Perdu.

Il les écoutait depuis vingt ans. Il connaissait si bien ses voisins qu'il s'étonnait parfois de réaliser le peu que ceux-ci savaient de lui (mais il s'en félicitait secrètement). Ils ne se doutaient pas que Perdu ne possédait quasiment pas de meubles, hormis son lit, sa chaise et sa penderie sommaire. Pas de bibelots, pas de musique, pas de tableaux ni d'albums photo, pas de coin canapé ni de vaisselle pour plus d'une personne. Ils ne savaient pas, non plus, que leur voisin avait délibérément choisi cette austérité. Les deux pièces qu'il habitait encore étaient si vides que cela résonnait quand il toussait. Le seul élément qui meublait son salon était le puzzle immense qui gisait au sol. Dans sa chambre à coucher, un matelas, la planche à repasser, une lampe de lecture

et une tringle à rideaux sur roulettes comportant trois jeux de tenues identiques : un pantalon gris, une chemise blanche, un pull en V marron. La cuisine comptait une plaque de cuisson, une boîte métallique contenant du café et une étagère avec quelques vivres. Rangés par ordre alphabétique. Il était peut-être préférable, à bien y réfléchir, que personne ne voie cela.

Pourtant, il nourrissait un attachement étrange envers les habitants de l'immeuble. C'était difficile à expliquer, mais il se sentait mieux quand il savait que ses voisins allaient bien. Il s'efforçait d'ailleurs, aussi discrètement que possible, de contribuer à leur bien-être – et pour cela, les livres lui étaient d'une grande aide. Le reste du temps, il se déplaçait toujours en arrière-plan, comme un élément de la toile de fond d'une peinture sur le devant de laquelle toute la vie se déroule.

Le nouveau locataire du troisième, Maximilian Jordan, lui donnait cependant du fil à retordre. Jordan portait toujours des protège-oreilles taillés sur mesure. En dessous, quand la température se faisait fraîche, il n'hésitait pas à ajouter un bonnet de laine. Ce jeune auteur avait accédé à la célébrité d'un coup de baguette magique, aurait-on dit, dès sa première publication, et passait depuis la majeure partie de son temps à fuir les fans qui l'assaillaient au point de vouloir s'installer chez lui. Or, Jordan semblait avoir développé un étrange intérêt pour *Perdu*.

Quand enfin ce dernier eut terminé d'arranger la table, les chaises et le vase devant la porte de l'appartement d'en face, les pleurs avaient cessé.

Il entendit cette fois grincer une planche du parquet, exactement comme si quelqu'un s'efforçait de marcher en évitant de faire du bruit, justement.

Il scruta le verre dépoli de la porte verte puis frappa doucement, deux coups.

Un visage se dessina alors derrière la vitre. Un ovale clair, aux contours imprécis.

— Oui ? chuchota l'ovale.

— Je vous ai apporté une table et une chaise.

Pas de réponse.

Il faut que je lui parle doucement. Elle a tellement pleuré qu'elle doit être toute desséchée. Elle va se briser si je parle trop fort.

— Et un vase. Pour des fleurs. Les fleurs rouges, par exemple, vont très bien sur cette table blanche.

Il écrasait presque sa joue contre le verre dépoli.

Il murmura presque :

— Mais je peux aussi vous donner un livre.

La minuterie s'éteignit dans le couloir.

— Quel genre de livre ? murmura l'ovale.

— Un de ceux qui consolent.

— Mais il faut que je pleure encore un peu, sinon je vais me noyer. Vous comprenez ?

— Bien sûr. Parfois, on arrive à nager dans les larmes qu'on n'a pas versées, mais quand il y en a trop, on risque de se noyer.

Et moi, je me trouve au fond d'une mer de larmes.

— Eh bien, je vais vous apporter un livre pour pleurer, alors.

— Quand ?

— Demain. Vous me promettez de manger et de boire quelque chose avant de continuer à pleurer ?

Il ne savait pas pourquoi il se permettait d'exiger d'elle de telles promesses. Cela ne pouvait s'expliquer que parce qu'une porte les séparait.

La Lettre oubliée

Le verre de la porte s'était peu à peu couvert de la buée de leur haleine.

— Bon, fit-elle, d'accord.

Quand la lumière du couloir se ralluma, l'ovale eut un sursaut et s'éloigna de la porte.

M. Perdu posa un instant sa main sur la vitre. Précisément à l'endroit où le mystérieux visage s'était trouvé un instant plus tôt.

S'il lui faut autre chose, une commode, un économe ou quoi que ce soit, je l'achèterai et je dirai que ça vient de chez moi.

Il rentra dans son appartement vide et verrouilla derrière lui. La porte qui menait à la chambre cachée derrière la muraille de livres était encore grande ouverte. Plus M. Perdu regardait dans cette pièce, plus il lui semblait être revenu à cet été 1992. Le chat aux pattes semblables à des pantoufles de velours bondit du canapé et s'étira. Le soleil caressa un dos nu, qui, quand il se retourna, se révéla être ***. Elle sourit à M. Perdu et abandonna sa posture de liseuse pour venir le rejoindre, nue, un livre à la main.

— T'es enfin prêt ? demanda-elle.

M. Perdu referma bruyamment la porte.

Non.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La Lettre oubliée

Nina George



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON